

Rencontre

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 6 mars 1934

1 Voici, sans aucun doute, une rencontre de courtoisie, celle qui a commencé il y a quelques jours entre le Haut-Commissaire et les ministres, et son trait le plus particulier est d'être simple et sans prétention, n'ayant engendré aucune crise, ni rien qui y ressemble ; les convenances y ont été observées de bout en bout. Les ministres ont commencé par laisser leur carte au palais de Dohara, et le Haut-Commissaire a ensuite chargé l'un des gens de sa maison de laisser la sienne pour les ministres. Puis vint le hasard : le Haut-Commissaire rencontra nos ministres lors d'une réception, et il leur fut présenté — que Dieu nous pardonne ! — ou plutôt, ce sont eux qui lui furent présentés. Il apparut alors que cela suffisait à établir le lien entre le Haut-Commissaire et les membres du ministère, et qu'il était possible que la seconde étape fût d'inviter les ministres, l'un après l'autre, à rencontrer le Haut-Commissaire. De sorte que, lorsque l'un d'eux le rencontrait, la conversation portait naturellement, au début, sur le temps et la pluie, puis glissait peu à peu de ce sujet général vers des sujets particuliers touchant certains aspects, puis vers des sujets particuliers touchant tous les aspects, jusqu'à ce que les deux interlocuteurs s'aperçoivent qu'ils sont au cœur même du sujet qu'il convenait d'aborder.

2 Pour ce qui est de l'ordre, c'est le ministre des Finances — semble-t-il, et d'après ce qu'on dit — qui fut le premier des ministres invité à la résidence du Haut-Commissaire, et les journaux ont rapporté qu'il y resta longtemps, et la conversation sur le temps et la pluie, si longue qu'elle se prolonge, est toujours courte. Il est donc fort probable que les deux interlocuteurs furent amenés à des questions d'importance, et qu'ils en parlèrent en des termes d'importance ; et le Haut-Commissaire apprit du ministre des Finances que celui-ci avait voulu, avant de prendre le pouvoir, bouleverser entièrement l'économie, et provoquer au ministère des Finances une révolution qu'aucun ministre des Finances avant lui n'avait tentée — mais qu'il avait à peine pris ses fonctions qu'il lui apparut que la modération vaut mieux que l'impétuosité, que l'évolution vaut mieux que la révolution, et qu'il n'était pas possible de faire mieux que ce qui existait déjà. Et le Haut-Commissaire apprit du ministre des Finances que celui-ci, en

prenant le pouvoir, était résolu à adopter envers les États créanciers de l'Égypte une attitude de fermeté et de résolution — ne négociant pas avec eux, car négocier serait faiblesse, ne les poursuivant pas en justice, car l'affaire ne relevait pas de la compétence judiciaire, mais leur versant simplement leur dette et ses intérêts en papier ; que s'ils s'en contentaient, tant mieux, et que s'ils s'en fâchaient, l'affaire était légère. Et il avait annoncé cela dans les journaux et en avait parlé aux gens ; mais il lui apparut ensuite, à lui et à ses collègues ministres, que l'arrangement vaut mieux, que la négociation n'a rien de mal, et que la poursuite en justice pourrait même être utile. Il suivit alors la voie de Sidki Pacha, négociant ou attendant la négociation d'un côté, poursuivant ou attendant le jugement des tribunaux de l'autre. Et le Haut-Commissaire apprit du ministre des Finances bien des choses : certaines touchant à la dette hypothécaire, d'autres à l'Administration des Domaines, et d'autres encore à ces fonctionnaires qui ne savaient pas qu'ils avaient un ministre à leur tête, jusqu'à ce qu'on les en informât et qu'ils l'apprirent. Et le Haut-Commissaire apprit peut-être aussi du ministre des Finances qu'il a pris, à la Chambre des députés, des positions que l'on pourrait, au mieux, qualifier de positions de héros et de grands hommes, et qui révèlent de nouvelles théories en droit constitutionnel, que le ministre de la Guerre n'arrive pas à comprendre, les qualifiant plutôt d'enchevêtrement de mots. Et il est probable, sinon certain, que le ministre des Finances quitta la présence du Haut-Commissaire ravi de ce qu'il avait entendu, charmé de ce qu'il avait dit, se demandant au fond de lui-même quelle pouvait bien être, au juste, l'opinion du Haut-Commissaire sur la conversation qui s'était tenue entre eux.

3 Et lorsque ce soir arrivera, il y aura entre le Haut-Commissaire et quelques ministres égyptiens une autre rencontre, non moins considérable, non moins grave, non moins importante que celle qui eut lieu il y a un jour ou deux. Car l'hôte qui honorera le palais de Dobara de sa visite, et qui sera lui-même honoré d'une visite au palais de Dobara ce soir — selon les journaux — est le ministre de l'Instruction publique. Et ce seul titre suffit à prouver que cette rencontre est digne de figurer parmi les plus grands événements de l'histoire ; car les Égyptiens se disputaient depuis des semaines au sujet des deux ministres considérables, le ministre des Finances et le ministre de l'Instruction publique : lequel des deux est le plus important, le plus grave, le mieux pourvu en puissance, et le plus étendu dans son influence sur la vie des gens — jusqu'à ce que les Égyptiens s'accordent pour dire que la supériorité appartient au

ministre de l'Instruction publique, et non au ministre des Finances et de l'Économie.

4 Car le ministre de l'Instruction publique appartient à un parti, ou préside un parti, tandis que le ministre des Finances n'en a aucun ; et le ministre de l'Instruction publique obtient du ministère des Finances tout ce qu'il veut, tantôt par la douceur, tantôt par la force — il loue sa maison de Gizeh à l'Académie de langue arabe, même si cela déplaît au ministre des Finances, et il conserve le grade de sous-secrétaire adjoint dans le budget de son ministère, même si le ministre des Finances s'y oppose. Et le ministre de l'Instruction publique a une influence profonde sur la vie des gens, sous tous ses aspects, y compris les aspects économiques ; car il ébranle toutes les familles égyptiennes, plusieurs fois par an, par les frais de scolarité qu'il leur demande et qu'il exige d'elles, tantôt avec violence, tantôt avec douceur ; et il impose le turban et interdit le tarbouche à toute une génération, influant ainsi sur leur vie intellectuelle, économique, et sociale également. Il est, de plus, le chef de la jeunesse, en disposant comme il l'entend et le juge bon, et il n'aime que le bien, et n'approuve que ce qui est juste — et en ce sens il est le mieux placé, parmi les ministres, pour être le plus proche du Haut-Commissaire et le plus rapproché de lui dans le rang, puisqu'il contrôle les affaires de la jeunesse, et quiconque contrôle les affaires de la jeunesse est un homme d'une grande importance dans la vie politique, scientifique et littéraire de l'Égypte, à tous égards. Et ce genre de vie intéresse les Anglais tout particulièrement, car les jeunes étaient, autrefois, des extrémistes débordés, préoccupés des affaires politiques, excessifs dans leur intérêt pour elles, et un tourment continu pour le gouvernement égyptien comme pour les Anglais ; si donc un ministre parvient à les détourner de cet excès, à les dégager de cette outrance, et à les amener à la modération, à l'humilité et à la retenue dans leurs hauts idéaux nationaux, il est bien placé pour plaire aux Anglais, et pour obtenir du Haut-Commissaire un entretien délicieux, tout fait de soutien et d'encouragement.

5 Et je ne cache pas que j'espère que le ministre de l'Instruction publique lira ce billet avant de se rendre à la résidence du Haut-Commissaire ce soir ; car il pourrait y avoir quelque utilité à le lire avant la rencontre, et peut-être l'une des choses qu'il conviendrait au ministre de l'Instruction publique de s'efforcer d'orienter la conversation vers elle est l'affaire de la vie universitaire ; car le ministre y a fait ses preuves d'une belle manière, chose qui ne devrait échapper à personne,

et qui ne devrait échapper, en particulier, au nouveau Haut-Commissaire. Car l'université, aux jours du désordre, quand l'opposition tenait le pouvoir, était vraiment un milieu dangereux : les latinisants y étaient nombreux, il y avait là aussi des représentants des Allemands, la culture latine était manifeste à la Faculté des Lettres, et les Anglais s'en irritaient et s'en plaignaient ; et la liberté était comprise, dans cette université, d'une manière large, erronée et dangereuse, si bien que les relations entre professeurs et étudiants s'améliorèrent jusqu'à ce que les uns et les autres partagent ensemble travail et repos, comme s'ils étaient égaux. Et l'université se précipitait dans cette liberté à une allure effrayante, au point de la mener au bord du désordre, lorsque vint le ministre de l'Instruction publique, qui sut remettre les choses en ordre, écartant de l'université les éléments de désordre, soutenant en elle les éléments d'ordre, et ramenant l'université à une certaine modestie convenant au rang des Égyptiens, et aux ambitions modérées qui devraient être les leurs ; et il établit pour l'université des règlements stricts et fermes, qui apprirent aux universitaires comment révéler l'autorité, se soumettre à ses ordres, et exécuter ce qu'elle veut. Et l'élément anglais se mit à se renforcer, et l'élément européen à s'affaiblir, jusqu'à ce qu'on en vînt à attendre que l'université devienne, s'il plaît à Dieu, une belle image de ces universités avancées et remarquables que compte l'Empire britannique dans ses parties autres que la Grande-Bretagne elle-même, bien entendu. Et peut-être le meilleur sujet de conversation entre le Haut-Commissaire et le ministre de l'Instruction publique serait-il ce nouveau règlement établi pour l'union universitaire, qui a enchaîné les pieds des étudiants, lié leurs mains et leurs cous, percé leurs nez et leurs oreilles, et leur a appris ce qu'est la liberté docile et la virilité productive, qui ne reposent que sur l'obéissance, la soumission et la sujétion à l'ordre des chefs et des surveillants. Et si le ministre pouvait raconter au Haut-Commissaire que ce qui l'a poussé à instaurer ce nouveau règlement est qu'un groupe d'étudiants de l'université s'était vu s'occuper de politique dans une affaire appelée le Projet du Piastre, qu'ils leur avaient résisté, et que le ministère avait désapprouvé cette résistance et les avait punis par ce règlement — si le ministre de l'Instruction publique pouvait rapporter ce récit au Haut-Commissaire, il aurait atteint le plus grand succès que les ministres puissent espérer. Et si le ministre des Finances est resté longtemps auprès du Haut-Commissaire, il ne fait aucun doute que le ministre de l'Instruction publique y restera plus longtemps encore ; et si le ministre des Finances est sorti satisfait de ce qu'il avait entendu et de ce qu'il avait dit, se demandant quelle était l'opinion du Haut-Commissaire sur leur

conversation, il ne fait aucun doute que le ministre de l'Instruction publique en sortira plus ravi encore, plus réjoui encore, de ce qu'il aura dit d'abord, et de ce qu'il aura entendu ensuite, et il retournera auprès de ses compagnons parfaitement satisfait, parfaitement convaincu que la conversation entre lui et le nouveau Haut-Commissaire fut une preuve décisive et éclatante qu'il n'était pas possible de faire mieux que ce qui existait déjà, et que ceux qui attendent un changement dans la politique anglo-égyptienne sont des rêveurs — à moins, bien sûr, qu'un léger changement ne survienne, qui porte la présidence du conseil au ministre de l'Instruction publique lui-même.